

LITTERATURE

L'Été des charognes

Simon Johannin ou grandir dans les creux de la Noire montagne



Simon Johannin est une révélation de cette rentrée littéraire. La vie âpre au Fournas, un hameau au-dessus de Ferrals-les-Montagnes est brutalement mise à l'honneur dans les yeux d'un enfant. Un personnage qui trace dans un monde de travailleurs aux mains lourdes, de vieilles bienveillantes, de chiens à tuer ou à sauver. La nature dans l'épiderme pour faire grandir le monde.

“Là où on ne voit même plus ce que l'on raconte dans ce gris qui vous pleure dessus”. Depuis Le Fournas, dit La Fourrière dans le roman, entre le ciel riveté aux crêtes ventées, les bêtes qui veillent sur les hommes, et l'ailleurs en promesse, *L'Été des charognes* plante un décor comme un décapant hommage au monde rural contemporain. Pas une page sans une carcasse, sans une odeur qui soulève le cœur, sans ces hommes qui se délestent sur les gosses. De ces morts ou vivants qu'il a connus dans son enfance, de ceux qui l'ont élevé malgré eux dans les hauteurs de l'Hérault, il en a fait des personnages entiers. Simon Johannin raconte une enfance, de celles qui laissent sa mue sur les ronces.

Emancipation

A tout juste 23 ans, construit entre rudesse et culture, il signe, avec *L'Été des charognes*, un premier roman qui fait tressaillir le gratin littéraire parisien. Fournie par une écriture follement libre et sensible, harmonieuse et sauvage comme une aubépine, sa poésie transpire de vertus curatives. Ce petit opus prend tous les raccourcis pour parler autrement de nature. Pas celle des végans et des écolos, une nature vécue et qui donne du répondant. Une du dedans, de l'avant, de l'après, du moment présent. Celle qui tue, rudoie, enivre et fait dégoupiller les désirs. Et ce serait se méprendre de parler de violence. Là-haut où les dieux défunts ne jugent plus personne, Simon Johannin s'est inspiré de ces rapports au monde éternels pour déconstruire certaines valeurs moribondes qui nous tuent le monde. A sa manière, il rééduque.

Dans son Panthéon à lui, dansent le vent, les bois, les charognes, les drogues, ou encore l'élan qui transforme les enterrements en rituels orgiaques. L'auteur est de cette génération, lucide, qui ne se cache pas la face. D'avoir entendu Babel exploser un 11 septembre, ou la surenchère mensongère télévisuelle, il écrit une émancipation au contact des éleveurs, en face à face avec les bêtes. A l'opposé d'un univers hors sol, l'auteur ne joue pas pour autant dans le localisme. Loin d'être un né quelque part, il est né de quelque part. Il se saisit, dès l'enfance, de la mystique de sa tribu. Ce groupe qui tient le lecteur par la tripe, à démontrer ce qu'est vivre ensemble, coûte que coûte. Jusqu'à cultiver les jardins et se refiler, les uns les autres, le goût de l'essentiel. **“Le jardin, la seule activité où le corps et l'esprit font la même chose”**. *L'Été des charognes* est un petit traité poétique, comme un éclair d'intelligence à vif, écrit dans le brouillard des montagnes Noires.

Édition Alia, 10 euros, 144 pages.

Catherine Jauffred

RENDEZ-VOUS à Carcassonne, le 25 mars, librairie Mots et Cie, lecture par Valérie Schlée, suivie d'une discussion dans le cadre des Rencontres littéraires de 10h30. En présence de l'auteur. 35 Rue Antoine Armagnac. Tél : 04.68.47.21.44

Le mot du libraire Mehdi Bouzoubaa (Mots et Cie) : “Un roman époustouflant édité par Alia, une maison reconnue très littéraire. Pour un très jeune auteur de 23 ans, c'est une exception et cela atteste un style très remarqué.”

▼ Entretien. “Il y a un rapport éternel à la nature”

Ce très beau texte nous fait côtoyer de près des personnages qui vivent dans un hameau de la montagne Noire. La critique parisienne l'a accueilli comme une révélation littéraire, mais elle regarde ce pays avec un peu d'exotisme. Parfois la réalité peut dépasser la fiction. Y avait-il une intention de lever le rideau sur ce monde là, méconnu ?

Je n'avais pas cette réflexion au départ. Mon écriture était bien plus instinctive. Si je suis parti de là-haut, c'est que j'ai voulu m'ancrer dans le réel. J'ai situé l'histoire dans un endroit que je connais bien, en partant de personnes réelles, souvent mortes d'ailleurs, pour créer des personnages. Comme pour écrire un film. J'adopte maintenant cette posture où je parle de ces territoires, en réaction à l'intérêt que le livre a suscité. La presse a accroché sur des thèmes tels que la violence et le racisme, mais j'ai souhaité avant tout écrire un texte contemporain avec des thèmes propres à ma génération. Les rapports humains sont violents sans être dénoncés. Ils font partie du paysage du personnage central. J'ai plutôt pensé à une tribu, à son microcosme pour voir ce qui s'en dégage.

Cette ruralité n'est pas décrite comme typique avec une identité, ou loin d'un monde qui se perd. Nous sommes ici comme ailleurs. Il y a encore la moitié de l'humanité qui vit en dehors des villes et vous l'inscrivez vraiment dans le présent. Y'a-t-il une ruralité éternelle ?

Il y a peut-être un rapport à la nature éternel. J'ai rencontré des jeunes gens qui avaient vécu dans d'autres régions rurales et ils m'ont décrit des façons de vivre très similaires à ce que j'ai vécu. Que ce soit avec les animaux ou avec la nature, vivre ainsi forge un rapport au monde particulier. On en ressort armé autrement. Il y avait aussi cette envie de ne pas coller à un endroit, mais de rendre un hommage à ces gens.

L'écriture est très sensible, avec une nature pénétrante de tous les instants et une omniprésence des animaux dans un rapport d'égal à égal. C'est très percutant, très charnel.

J'ai des images et des odeurs qui m'habitent encore. A vivre au milieu des arbres où les animaux ne sont jamais loin, enfant, parfois, j'ai pu me prendre pour un renard. C'est aussi une question de regard. Face à un animal, on ne s'en sort pas avec une pirouette linguistique ! L'homme et l'animal ont en commun que chacun a conscience de la présence de l'autre. L'un regarde l'autre sans pouvoir aller plus loin. Rien que cela force le respect de la bête. Il y a des liens permanents entre les corps et la nature. J'ai aussi eu la volonté de déconstruire ce rapport judéo-chrétien où il est dit que la nature doit être dominée. Là aussi c'est une question de regard et de respect nécessaire. Dans le livre, le rapport à l'animal va du meurtre au chérissement. L'enfant

accepte cette présence forte, s'émancipe, et acquiert cette intelligence de la vie. Il y a toute une éducation à revoir sur la nature, une intelligence à développer à son contact.

Pour vous, il y a eu un autre accès à la culture ?

Oui. J'ai pu râler à 14 ans d'être si isolé, mais j'ai compris que cette vie donnait du temps. Du temps pour la lecture, pour l'ouverture aux autres, et pour l'observation. Et puis vivre entouré de 50 personnes force à l'acceptation, que l'on s'aime ou pas. Il y a dans ces coins retirés une réelle bienveillance. Les adultes sont responsables face aux risques auxquels sont exposés les enfants. Avec parfois une certaine limite liée à un certain degré d'alcool !

Comment les lecteurs reçoivent le livre ?

C'est très différent suivant les âges. Les baby-boomers se demandent comment peuvent encore exister des objets du passé qu'ils ont eux quittés, comme les cuisinières à bois. Les adolescents accrochent sur les passages de fêtes, ou sur les troubles de la jeunesse. Il y aussi cette précarité qui étonne et qui finalement ressemble à tous les mondes précaires. Avec les mêmes objets. Elle n'est peut-être pas vécue de la même façon parce qu'il y a la richesse du groupe et moins de différences sociales.

Et maintenant ?

J'écris depuis un milieu très urbain....

